

tantes pour y trouver de bons cantonnements. Le 14, nous couchons à Leon et le 15 à Lagos, à plus de 2.100 mètres d'altitude. Là se trouve une des colonnes de la division de Castagny. Le général apprend que Doblado se trouve à Aguascalientes, à 25 lieues plus loin, sur la route de Zacatecas. Cette ville, chef-lieu de province, est un centre important de la région du Nord et un des foyers principaux du parti libéral. Le général n'hésite pas. Il renforce sa brigade volante par l'adjonction de deux bataillons et de deux batteries prises au général de Berthier et, sans sacs ni bagages, le 18 décembre, il se met en route bien avant le jour, à 4 heures du matin. On marche jusqu'à 11 heures; après une halte de deux heures pendant lesquelles on fait une soupe au café on repart vers une heure. A six heures, on bivouaque près d'une grosse ferme abandonnée dans laquelle nous nous installons pour faire un repas sommaire et dormir sur des escabeaux ou sur des tas de maïs, ce qui fut mon cas. C'était plus moelleux. A minuit, on repart par une nuit obscure et sous un vent glacé qui cingle le visage. J'ai la mauvaise chance que ce soit mon tour de service de marcher en tête de la colonne, avec le guide qui nous conduit dans les ténèbres. J'ai rarement rempli une corvée aussi pénible. Je chevauchais à pas lents à quelques mètres en avant de la pointe d'avant-garde, conduit par un Indien qui marchait à pied à côté de mon cheval. Le vent, très violent, me fatiguait beaucoup étant obligé de tenir les yeux très attentifs pour percer les ténèbres, car nous savions que l'ennemi était devant nous. Mon malheureux guide me faisait pitié; vêtu seulement d'une chemise de toile et d'un pantalon semblable, il faisait de vains efforts pour se draper dans son zarrape et se préserver du vent. A chaque instant, il gémissait, d'une voix sourde : « Senor, me muero de frio. » (Je me meurs de froid.) Alors, je me penchais vers lui et l'engageais au courage et à l'énergie, lui recommandant toujours d'ouvrir l'œil et l'oreille. De temps en temps je lui donnais une gorgée d'eau-de-vie.

La situation manquait de charme, car je craignais, à chaque instant, de donner dans les cavaliers ennemis, d'autant que trop souvent le guide arrêtait mon cheval pour écouter. Derrière nous, suivait un groupe de cavaliers mexicains avec un colonel, qui s'appelait Lopez, en lequel nous avions tous la plus entière confiance !!! Puis venait un peloton de chasseurs d'Afrique, enfin le général Bazaine, précédant toute sa colonne dont le long ruban glissait en silence sur la terre muette, comme un serpent dans les ténèbres. Cela me rappelait l'incroyable marche de nuit qui nous avait conduit à San-Lorenzo. Il y avait longtemps que durait cette chevauchée sentimentale mais froide, lorsque mon guide arrêta encore mon cheval, me tira la jambe pour me faire baisser la tête, et me dit à l'oreille : « N'allons pas plus loin, les Chinacos sont là ! » et il tendait le bras en avant. Je scrutai les ténèbres et le silence, mais en vain; je ne voyais ni n'entendais rien et me disais : « C'est un chien, *ri* les sent. » A ce moment, me rejoint le groupe des cavaliers mexicains et j'envoie prévenir le général. Après un moment solennel d'attente, un bruit sourd gronde en arrière, puis passe un ouragan de cavaliers : ce sont les Mexicains de Lopez et nos chasseurs d'Afrique qui se lancent dans le vide. Je me sens entraîné par cette charge et j'ai beaucoup de peine à retenir mon ardent petit cheval. Dans ce désordre, je perds mon guide de vue; j'ai toujours été convaincu qu'il s'était sauvé et que, lorsqu'il semblait trembler de froid, c'était plutôt de peur. Enfin, je suis rejoint par le général; des clameurs, des cris, des jurons mexicains retentissent en avant de nous et annoncent qu'il y a eu rencontre. Nous hâtons l'allure, mais le bruit s'éloigne pendant quelques minutes; puis on n'entend plus rien. Un officier revient, annonçant qu'en effet un parti de cavalerie était devant nous, ne se doutant pas que nous suivions de si près sa trace. Les Libéraux, bousculés par nos cavaliers, ont laissé entre nos mains quelques morts, des blessés et des chevaux. Nous apprenons, par les prisonniers, que cette troupe est un débris d'une colonne

de deux escadrons de lanciers qui, partis de San-Luis-Potosi pour rejoindre Doblado, venait de tomber, à Las Demas, sous la griffe d'un de nos postes de cavalerie mexicaine qui les avait battus, dispersés et poursuivis. Cette hacienda de Las Demas étant voisine, le général s'y rendit. En route, il fallut traverser à gué une rivière dont les eaux étaient glacées. Alors, ainsi qu'un cerf qui bat l'eau après un long courre, nos hommes, dont les jarrets étaient surchauffés par vingt-quatre heures de marche, restèrent fourbus à 200 mètres de l'autre côté du cours d'eau. Il fallut rester sur place et bivouaquer à quelque distance de Las Demas. Le général était fort désappointé car cet incident, insignifiant en lui-même, allait révéler à Doblado notre présence et, comme nous ne pouvions, pour le moment, continuer la poursuite, sa colonne fantôme allait encore nous échapper, rendant improductive la marche forcée que nous venions de faire. Son adversaire insaisissable, allait évidemment décamper d'Aguascalientes. D'ailleurs, notre situation matérielle continuait à manquer d'agrément. Nos hommes n'avaient pas de sacs, nos officiers pas de bagages, et nous allions manquer de vivres dans le désert où nous étions forcés de nous arrêter. Alors une idée, qu'alors j'ai qualifiée de géniale, traversa le cerveau du général. Il fit amener les chevaux pris à l'ennemi par son peloton d'avant-garde et par le commandant mexicain du poste de Las Demas, fit choisir les meilleurs pour les donner, partie aux cavaliers mexicains et les remonter, partie à nos chasseurs d'Afrique, et, confiant à un des officiers payeurs de la colonne les fonctions de receveur des domaines, il fit vendre les autres aux enchères publiques. La plupart furent achetés par les tribus ou les ordinaires de nos compagnies ou escadrons et... mangés, sans préjudice pour les cochons pris dans l'hacienda voisine. La troupe se gorgea de viande ce jour-là. Malgré cette aubaine gastronomique, nous passâmes une journée fort désagréable dans un mauvais bivouac, sous un vent insupportable. Le lendemain, nous allions repartir pour re-

tourner à Lagos, lorsqu'on annonça au général que Doblado était revenu à Aguascalientes. Alors il se décida à continuer sa route, renvoya les troupes de supplément qu'il avait amenées pour cette petite expédition et repartit avec sa brigade volante se dirigeant sur Aguascalientes où nous arrivions le 20 décembre. Mais nous ne trouvâmes ni Doblado ni le moindre échantillon de ses guerriers. Tout s'était encore évaporé et cependant nous avons marché rapidement. C'était évidemment une tactique de leur part : éviter toute rencontre dont ils prévoyaient le résultat néfaste, afin de faire le vide devant nous, comptant que nos colonnes, après avoir parcouru le pays, retourneraient vers Mexico. Notre amère déception trouva cependant une compensation appréciable dans la perspective de rencontrer un gîte convenable après les deux nuits désagréables que nous venions de subir.

Aguascalientes, très bien bâtie, du reste, possédait de beaux monuments et de magnifiques habitations. Elle semblait comporter une nombreuse population bien qu'elle n'eût en temps normal que 30.000 habitants. A notre arrivée, elle était presque déserte et on nous vit venir sans le moindre enthousiasme. Son nom d'Eaux Chaudes semble faire supposer qu'elle fut, aux temps prospères d'antan, une ville d'eaux et de villégiature, sollicitée par sa situation très pittoresque au pied des montagnes et par la fraîcheur de son climat pendant l'été.

Le général donna, le lendemain, à sa brigade un jour de repos bien gagné. Il aurait voulu pousser jusqu'à Zacaticas, à 18 lieues plus loin; mais ses troupes étaient dépourvues de sacs et de bagages et il lui était impossible de les priver plus longtemps de ces indispensables accessoires de la vie. Ce système de laisser les sacs est toujours détestable, et les avantages qu'on en peut retirer ne compensent pas les inconvénients qu'il produit. Il fallut reprendre la route de Lagos, le 22; mais en route, nouvelle alerte ! Sur la nouvelle, paraissant positive, que Doblado était encore à notre portée, mais dans une direction excentrique, il fallut de nouveau nous

écarter de notre chemin et faire une marche forcée de jour et de nuit qui n'aboutit à rien qu'à nous éreinter. Le 23, nous couchions seulement à La-Incarnacion, misérable bourgade et mauvais cantonnement; si Doblado était tombé dans nos mains, je crois qu'on l'aurait dévoré, lui et son armée.

Enfin, le 24, nous rentrions à Lagos, après avoir heurté en route, avant d'arriver, un incident privé fort pénible. Nous avons reçu un courrier de France nous apportant une nouvelle qui répandit, pour quelques jours, un voile de tristesse sur notre vie : le général apprenait la mort, dite subite, de sa femme, la charmante Mme Bazaine qui faisait la parure de sa maison à Paris. Je recevais, en même temps, une lettre de ma famille, très au courant des faits, où on me donnait sur cette fin inattendue des détails pénibles. Cet événement fut expliqué par la presse de Paris, trop souvent avide de scandale, de diverses manières dont quelques-unes dramatiques; mais j'avais la preuve qu'elle était naturelle. Cette mort fut déplorée, d'abord parce qu'elle enlevait à la société une femme charmante, qu'elle privait un homme bon d'une compagne qui ornait son existence et qui l'aimait; enfin et surtout, parce que, si elle avait vécu, le maréchal Bazaine n'aurait pas épousé une autre femme.

La douleur du général fut grande sur le coup.

Dans notre entourage intime, on s'abstint de toute allusion relative à ce malheur, et j'eus, plus tard, lorsqu'il fut question d'un second mariage, la preuve que les sentiments d'affectueux attachement à la mémoire de cette femme, certainement plus à plaindre qu'à blâmer, ne quittèrent jamais l'esprit et le cœur du maréchal Bazaine. Du reste, à l'époque même où cet événement douloureux se produisit, le général reçut des témoignages de touchante sympathie de la part de l'Empereur et de l'Impératrice.

De retour à Lagos, le général en chef donna l'ordre au général de Castagny de se porter sur Zacaticas, une des villes les plus importantes du Nord, en raison de sa situation dans la zone où paraissent devoir se réfugier les forcés ma-

térielles de Juarez et surtout parce qu'elle est le foyer d'exploitations minières riches et considérables. Sur ce point, qui deviendra une base secondaire stratégique, le général de Castagny établira le centre d'occupation de sa division dont il prolongera les antennes aussi loin que possible dans le Nord-Ouest, pour étendre presque jusqu'aux confins du territoire mexicain notre zone d'influence matérielle et d'action financière, et refouler d'autant vers la frontière la pression morale qu'exerce encore le gouvernement de Juarez.

Après un court séjour à Lagos, le général renonçant à pousser plus loin dans le Nord, se remet en route vers l'Ouest, vers le Pacifique, où l'attiraient d'importantes questions à étudier et à résoudre. Et puis, il voulait aller lui-même montrer nos Aigles et faire connaître le nouveau gouvernement du pays à Guadalajara qui, après Mexico, est la plus grande ville du Mexique. Elle est, en quelque sorte, la capitale de toute la région du Pacifique dont elle n'est qu'à une soixantaine de lieues. Le général devait nécessairement y établir des troupes en permanence et, dans ce but, il prit à la brigade de Berthier, qui était à Lagos, deux bataillons qu'il emmena et qui devaient constituer la garnison de la grande cité que nous allions occuper. Nous avions à parcourir une cinquantaine de lieues, ce que, selon notre habitude, nous fîmes lestement, malgré des pluies diluviennes qui contrariaient notre marche en rendant les chemins fort pénibles.

Le 29 décembre, nous entrions à San-Juan de los Lagos, une des villes les plus saintes du Mexique, où on se rend des contrées les plus reculées en pèlerinage, au sanctuaire consacré à saint Jean. La ferveur des pèlerins est poussée à un degré incroyable. La ville de San-Juan est établie sur un mamelon émergeant d'une plaine entourée de chaînons, de collines dérivant de la Cordillère; la basilique, vouée à saint Jean, la domine à une grande hauteur. Lorsque les Indiens, venant de tous les points de l'horizon, aperçoivent la coupole, ils se prosternent, font des prières et, à chaque instant, pendant le parcours qui leur reste à faire, ils s'agenouillent

et restent plongés dans une vénération profonde. Il en est même qui, parvenus au pied de l'immense escalier conduisant au parvis, s'agenouillent et gravissent alors les nombreuses marches, se traînant ainsi jusqu'à l'autel où ils arrivent les genoux ensanglantés. C'est d'un fanatisme farouche ! Ces pèlerins arrivent par bandes, par familles, et broieraient qui viendrait les arrêter. Nous taxons de folie cette manifestation exagérée de la foi, et pourtant nous voyons chaque jour dans le monde des sceptiques, des fanatiques qu'une autre foi non moins folle, mais moins noble, traîne aux pieds du veau d'or !

La basilique de San-Juan de los Lagos était alors encore d'une splendeur architecturale et d'une richesse matérielle extraordinaires. J'y retrouvai des superbes réminiscences des mosquées que j'avais vues à Constantinople. J'y admirai, notamment, des plafonds en mosaïques remarquables. Mais la pièce saillante était le dôme de la coupole du sanctuaire, formée d'une calotte hémisphérique en argent massif, dont la surface extérieure brillait d'un vif éclat sous les feux du soleil. Le trésor de l'église devait contenir des richesses exceptionnelles, mais il ne fut pas possible de le visiter.

A partir de San-Juan, nous parcourûmes un pays monotone, à travers des plaines immenses formées par les gradins gigantesques des dernières assises de la Cordillère et descendant par ressauts successifs jusqu'au *Rio de Lerma*, le grand collecteur qui emporte au Pacifique toutes les eaux de son vaste bassin. Ces plateaux, d'apparence aride, étaient parsemés d'une grande quantité de mimosas épars dont les rameaux, dans les terrains cultivés, étaient disposés pour recevoir, en petites meules aériennes, les pailles de maïs récoltées aux alentours. Ces petits greniers, suspendus dans une corbeille de gracieux feuillage, produisaient un effet pittoresque des plus originaux.

Notre marche n'était plus que monotone, n'offrant plus les émotions d'une poursuite acharnée d'un ennemi insaisis-

sable, lorsqu'apparut le jour de l'an à notre entrée dans la petite ville de Tepatitlan.

La fête du 1^{er} janvier en campagne, loin du pays, ne ressemble en rien, pour les gens de guerre, incertains de leur lendemain, à cette solennité annuelle préparée à l'avance et vécue dans le calme de la vie de garnison. Pourtant elle a, elle aussi, un caractère intime et touchant dans ses manifestations spontanées. On échange des souhaits et des vœux réellement sincères avec les présents, qui ne sont peut-être que des éphémères, et on pense aux absents lointains, aux cœurs qui sont restés chers et dont une télégraphie sans fil mystérieuse vous apporte aussi les impressions, les vœux qu'échangent d'un bout à l'autre du monde les pôles de la pensée humaine. Le soir, on boit à la ronde une coupe de vieux Falerne plus ou moins authentique, plus ou moins dégénéré, et on se sent le cœur réconforté pour une année, si le destin de la guerre veut bien l'accorder. Puis, le lendemain, recommence la vie insouciant et aventureuse.

Le 4 janvier, nous fîmes étape à quelques lieues seulement de Guadalajara, revenus dans la magnifique vallée du *Lerma* après avoir descendu, en quelques jours, plus de mille mètres d'altitude. Aussi nous sentions déjà les douces effluves de la Terre Chaude toute proche et nous retrouvions l'avant-garde de sa luxuriante végétation. Le lendemain, nous arrivions de bonne heure à San-Pedro, groupe charmant de villas élégantes et de riches habitations de campagne. C'étaient les prodromes de la grande ville où nous allions pénétrer et que l'on apercevait à petite distance, étendant, dans une magnifique plaine, ses monuments et ses blanches maisons.

Le général arrêta sa colonne pendant quelques heures durant lesquelles on rectifia la tenue, on fit la toilette des visages poudreux, on se donna enfin un aspect et un air de parade convenable pour entrer dignement et avec quelque solennité dans la plus grande ville du Mexique. Puis la colonne se forma en belle ordonnance et défila devant le gé-

néral en chef. Quarante ans après, je suis heureux de lui donner un souvenir d'admiration, car ces troupes qui venaient de parcourir des centaines de lieues en deux mois, marchant souvent de jour et de nuit sans repos, avaient la rectitude, la tenue des vieilles troupes de garnison et la fière allure de conquérants sans peur et sans reproches. On ne pourrait rien voir de plus beau que ce 3^e zouaves. Puis, Bazaine, tout fier et tout ému de commander à de pareils hommes, prit la tête de son incomparable phalange et fit dans Guadalajara, frissonnante aux accents de nos musiques, une entrée imposante.

Après la magnifique envolée stratégique qui étendait à deux cents lieues de Mexico le cercle d'occupation matérielle de l'intervention française, et portait jusqu'au Pacifique son action d'influence morale, le général Bazaine, avant de pousser plus loin et jusqu'à la mer, dut s'arrêter pour organiser solidement l'occupation et l'exploitation des nouvelles provinces conquises; il devait aussi donner quelque repos à sa colonne volante qui avait brûlé l'espace.

Toutes les troupes furent cantonnées en ville, dans des couvents abandonnés ou transformés en casernes; le quartier général fut établi dans une demeure princière appartenant à un des plus grands nababs terriens du Mexique, el Senior Velarde, marquis de Salvatiura, ancien grand d'Espagne, surnommé « el bouro de oro » (l'âne chargé d'or); mais la deuxième partie était seule justifiée. Il possédait de vastes territoires semés d'haciendas magnifiques dans lesquelles on élevait, à l'état sauvage, des milliers de chevaux. L'une d'elles, qu'il habitait régulièrement, formait une petite ville occupée par des gens à lui; il y entretenait, pour défendre ses terres contre les guerilles, un régiment d'infanterie, deux de cavalerie et de l'artillerie; c'était le régime féodal! Nous mîmes un jour et demi pour traverser son territoire.

Son palais de Guadalajara, meublé avec le dernier luxe, était bondé de trésors artistiques et tenu sur un pied princier: chevaux hors ligne et de toutes races dans les écuries,

remises garnies des plus beaux types de carrosses européens. Et de tout ce luxe étonnant il ne jouissait jamais que du plaisir de le posséder. Il avait une foule de fonctionnaires et surtout un secrétariat privé dont les rédacteurs et les calligraphes étaient des artistes de talent. Les correspondances adressées aux grands personnages étaient des merveilles.

Lorsque Maximilien fut Empereur du Mexique, le senor Velarde se rallia entièrement à sa cause. Il mit ses troupes à sa disposition et quand, après notre départ, l'Empereur, livré à ses propres ressources, dut combattre pour défendre son trône, il vint avec ses forces militaires se ranger sous sa bannière et se fit noblement tuer pour lui à Queretaro.

Dès son arrivée, le général en chef proclama le nouveau régime à Guadalajara et organisa l'occupation de la ville et de la contrée environnante avec les troupes qu'il avait amenées dans ce but. Il confia les fonctions de gouverneur au colonel Garnier, qui venait de prendre le commandement de la brigade de Berthier. Cet officier général, frappé d'insolation, avait perdu la mémoire et la notion des choses du moment, tout en conservant son intelligence et le souvenir des événements passés. Dans ces conditions, il dut quitter son commandement et rentrer en France. Ce fut une perte sérieuse pour le corps expéditionnaire.

On pouvait, à ce moment, considérer la campagne de l'intérieur comme ayant produit déjà les résultats les plus importants. D'abord le gouvernement établi à Mexico avait été proclamé dans toutes les localités où avaient pénétré nos troupes et celles de nos alliés. Des adhésions locales nombreuses avaient été formulées, qui devaient pouvoir bientôt constituer les bases d'un plébiscite en faveur de l'établissement de l'Empire. Ensuite, et ce qui était fort grave, les ressources du nouveau gouvernement allaient s'augmenter de tout ce que perdait le gouvernement de Juarez à qui on venait d'enlever cinq grandes provinces. Enfin, la rapidité et le développement des opérations militaires, conduites en

personne par le général Bazaine, depuis qu'il était débarrassé des entraves qui l'avaient tenu immobile lors de l'entrée des Français à Mexico, avaient consterné le gouvernement de Juarez, à qui notre marche en avant ne laissait même pas le temps de coucher plusieurs jours dans le même endroit. On s'y demandait, avec anxiété, où s'arrêterait l'activité physique et intellectuelle de Bazaine et on regardait déjà avec angoisse la frontière américaine comme dernier et prochain refuge. Aussi, bien des fidélités commençaient à s'ébranler, les constances faiblissaient, et les plus malins des gros personnages libéraux tournaient leurs regards complaisants vers le soleil nouveau qui se levait sur le Mexique. Je dois dire, à ce sujet, qu'en réalité le mirage s'appliquait surtout au général Bazaine.

Au cours de nos opérations, alors que la colonne irrésistible du grand chef menaçait San-Luis-Potosi et Zacatecas, il se produisit un incident caractéristique. Nous étions à Lagos, lorsqu'arriva, au quartier général, une personnalité importante de San-Luis, le Senor Saborio, qui se présenta au général en qualité d'émissaire envoyé par le Senor Lerdo de Tejada, premier ministre de Juarez, pour entamer des négociations. Cet envoyé inattendu portait une lettre du ministre. Le général, avec habileté, évita d'accepter toute discussion avec ce tiers personnage et, prenant la plume, traça rapidement une réponse qui était une riposte fort adroite, retournant les rôles. Après quelques considérations vagues et incolores sur la situation générale du pays, il aborde catégoriquement l'objet principal de la démarche du premier ministre : « Vous parlez de règlements à intervenir entre le gouvernement libéral et moi. Il ne saurait être question ni de traité ni de règlements, mais d'adhésion pure et simple à l'intervention, qui constitue aujourd'hui le parti national, et chacun est admis à y prendre sa place.... » C'était net et habile, d'autant qu'il exposait ensuite que, sans se préoccuper du passé de chacun, de ses opinions, de ses préférences, tous les honnêtes Mexicains seraient accueillis, et que tous

les talents, toutes les lumières, seraient utilisés par l'intervention.

Avec beaucoup d'adresse, le général français, qui était en réalité l'unique maître effectif du pays, s'abstenait d'aucune espèce d'allusion à l'égard du gouvernement de la Régence et de l'Empire. Il ne voyait et ne mettait en avant que l'intervention française, ce qui écartait de l'esprit des Libéraux tout froissement d'amour-propre.

J'ai toujours été convaincu que, si à ce moment, Bazaine, qui avait un immense prestige, n'avait pas eu aux pieds le boulet impérial que le maréchal Forey y avait attaché en commettant, de concert avec son ministre de France, la faute immense de se hâter de paralyser notre action par ces gouvernements ridicules et maladroits du triumvirat, de la Régence et d'Empire problématique, Bazaine, dis-je, aurait pu démembrer le parti de Juarez en lui enlevant les éléments les plus importants constituant son ossature et en paralysant sa tête, Juarez lui-même, qui était son fétiche et rien qu'un fétiche. Car Juarez, ce vieux juge pacifique, n'était qu'un lutteur passif et inerte. Les hommes qui soutenaient sa cause ne l'avaient jamais fait que par intérêt, non par conviction politique ou autre. Beaucoup d'entr'eux, hommes de valeur, savaient bien qu'ils pouvaient être encore au premier rang dans quelque autre parti, surtout lorsqu'il était devenu le plus fort et que ce parti, qui était l'intervention, avait, en somme, les mêmes sentiments de libéralisme qu'eux, c'est-à-dire l'influence française proprement dite. Aussi pouvaient-ils venir à nous, alors même que nous avions à nos côtés des réactionnaires, même des cléricaux, puisque nous faisons appel au patriotisme de tous, sans faveurs pour personne, dans la constitution d'un gouvernement nouveau dégagé de toutes les anciennes passions.

C'est ce que le général Bazaine avait catégoriquement exprimé à M. Lerdo de Tejada. Malheureusement l'intervention avait déjà donné des gages à l'un des deux partis irrconciliables et pris des engagements avec les réactionnaires.